

Reportage vidéo. Concours international Vincenzo Bellini 2014 – 1ère partie

Reportage vidéo : le Concours Bellini, 1/2. La Garenne-Colombes (92) devient le temps du **Concours international Vincenzo Bellini**, le temple mondial du bel canto : les meilleurs espoirs lyriques s'y affrontent au service de la pureté et de l'élégance musicale. **Demi finales le 30 octobre puis finale le 31 octobre à 20h, au Théâtre de La Garenne.** 

Le Concours international Vincenzo Bellini est devenu une référence pour le jeune chanteur bel cantiste. A partir d'une sélection opérée par le chef d'orchestre Marco Guidarini (violoncelliste sous la direction de Claudio Abbado et ex assistant de Gardiner), le Jury élit le meilleur interprète de cet art sublime incarné par Rossini, Donizetti et surtout Bellini. Porter, soutenir, conduire la voix, vocalises et colorature dramatiques et expressives et non pas seulement mécaniques, intonation juste, style et élégance, pureté et subtilité, sans omettre une qualité de timbre envoûtante... les critères requis pour être élu sont nombreuses et difficiles. Ce qui fait toute la valeur des jeunes chanteurs que le Concours Bellini distingue chaque année.

[VOIR le reportage vidéo Le Concours Bellini n°2](#)

Journée spéciale William

Christie



France Musique. Journée
William Christie, mercredi
29 octobre 2014. Chef

charismatique et d'une exigence rare qui produit en concert et à l'opéra de remarquables résultats, « Bill » comprenez William Christie (il est né à Buffalo dans l'état de New York) séduit irrésistiblement par son sens de la caractérisation dramatique, surtout de l'éloquence



linguistique : il aura rétabli depuis la création en 1979, de son ensemble **Les Arts Florissants** (instrumentistes, chœurs et solistes), l'importance du verbe, épine dorsale de tout discours musical. Bientôt septuagénaire (décembre 2014) au destin parsemé de réalisations éblouissantes dont évidemment le fameux **Atys de Lully de 1986**, repris jusqu'en 1989, puis ressuscité en 2011, Bill l'enchanteur défend un style et une manière inimitables entre New York (où il a fondé le département de musique ancienne de la Juilliard School), Paris et aussi en Vendée, à Thiré à travers le festival estival qu'il a fondé (Dans les Jardins de William Christie), chaque dernière semaine du mois d'août, un rêve arcadien qui réalise comme nul part ailleurs, l'accord miraculeux et magique de la nature et de la musique.

**Bill l'enchanteur : journée
spéciale sur France Musique**



D'autant que les concerts mêlant musiciens des Arts Flo et Jeunes instrumentistes de la Juilliard, se déroulent dans les jardins dessinés par William Christie. Depuis sa création en 2012, le festival de William Christie fait vivre aux visiteurs

auditeurs, un songe éveillé où comme pour cet Atyl légendaire, l'intime et l'esthétique, le raffinement et la naturel se retrouvent conjugués en une harmonie recomposée. L'élégance, le souffle, l'articulation comme l'expressivité singularisent une approche qui demeure un modèle pour tous dans le milieu de la musique baroque : ses Charpentier, ses Campra, ses Rameau et aussi la musique italienne du Seicento (Mazzaroli, Landi, et récemment Cavalli...) sans omettre Purcell et Handel ont profondément marqué l'interprétation du répertoire des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans les rangs des Arts Florissants depuis donc près de 35 ans, se sont formés et ont appris leur métier Christophe Rousset, Hugo Reyne, Marc Minkowski, Emmanuelle Haïm... Bill est un passeur enchanté et un pédagogue affûté, souhaitant transmettre la passion qui l'anime depuis toujours. Son objectif est atteint : toute une nouvelle génération d'interprètes et de chefs se sont affirmés grâce à lui et dirigent à présent leur propre ensemble, souvent avec une verve, une imagination, une audace qui restent (hélas) moindres. C'est que le musicien, esthète, d'une culture fine et rare, élu à l'Académie Française est une personnalité singulière, visionnaire, décidément unique.

Aujourd'hui, après l'avoir développé à Caen, William Christie et ses Arts Florissants poursuivent l'expérience du **Jardin des Voix** dont les apports sont destinés au jeune chanteur : c'est une académie où aux côtés des professionnels des Arts Florissants et sous la conduite de Bill, les chanteurs apprennent leur métier : sens de la scène, jeu avec l'orchestre, apprentissage complet lors d'un spectacle donné

en public lors d'une tournée devenue internationale.

Lauréats du Jardin des Voix depuis sa création en 2002, Marc Mauillon, Cyril Auvity, et plus récemment Rachel Redmond ou Elodie Renard comme Cyril Costanzo, Victor Sicard, Zachary Wilder représentent et diffusent l'excellence des Arts Florissants, un gage de dépassement et de raffinement inégalable. Aujourd'hui, **William Christie a fondé son propre label** comptant plusieurs fleurons déjà dont le superbe [Belshazzar de Handel](#) (fine caractérisation des personnages, orchestre impétueux, chœur épique et exalté), [Le Jardin de monsieur Rameau](#) (qui offre un tremplin stimulant aux derniers lauréats du Jardin des Voix 2013 : Elodie Renard, Robert Sicard, Zachary Wilder, Cyril Costanzo), et depuis ce début octobre 2014, [le premier volet de l'intégrale des Madrigaux de Monteverdi \(volume I: Mantova\)](#) par les solistes des Arts Flo sous la direction de Paul Agnew, ténor d'une subtilité éloquente et fidèle partenaire de William Christie, devenue Chef associé des Arts Florissants.

En 2015, Bill et ses Arts Flo vont ouvrir une nouvelle page de leur prodigieuse histoire : leur résidence permanente au sein de **la nouvelle Philharmonie de Paris**.

FRANCE MUSIQUE, journée spéciale William Christie : souvenirs, apprentissage, temps forts de la carrière et perspectives musicales à venir... **Suivre l'actualité et les événements de la journée spéciale William Christie sur France Musique** : <http://www.francemusique.fr/actu-musicale/une-journee-avec-william-christie-heure-par-heure-sur-france-musique-54522>

AGENDA. Fin 2014, suite du spectacle [« Rameau, maître à danser » pour l'anniversaire Rameau 2014](#) (21-22 novembre

2014). En 2015, suivez l'actualité des Arts Florissants et de William Christie : [concert inaugural à la Philharmonie de Paris \(le 16 janvier 2015, 20h30 : Chefs d'oeuvres de Charpentier, Mondonville, Rameau\)](#), célébrations pour les 300 ans de la mort de Louis XIV (série de concerts exceptionnels à Versailles), [Festival Dans les jardins de William Christie \(Thiré en Vendée, dernière semaine d'août\)](#)... Côté disques à paraître courant 2015 : les sublimes musiques pour les funérailles de la Reine Caroline (Handel), [Airs sérieux et à boire \(florilège de mélodies françaises de Michel Lambert, D'Ambruys, Quinault, Lafontaine entre autres\)](#), suite de l'intégrale des madrigaux de Monteverdi par Paul Agnew (volume II : Cremona)...

Perspective des [Jardins de William Christie en Vendée à Thiré](#).
[Lire notre présentation du festival Dans les jardins de William Christie 2013 \(août 2013\)](#)



**Compte rendu, danse. Paris.
Palais Garnier, le 24 octobre
2014. Anne Teresa de
Keersmaecker : Rain. Marc
Moreau, Letizia Galloni,
Adrien Couvez, Léonore
Baulac... Ballet de l'Opéra de
Paris. Steve Reich,
compositeur. Synergy Vocals,
Ensemble Ictus. Georges-Elie
Octors, direction musicale.**

La danse d'Anne Teresa de Keersmaecker revient à l'Opéra de Paris pour les dernières semaines de présence in loco de Brigitte Lefèvre, comme directrice sortante du Ballet de l'Opéra National de Paris. **Rain**, créé par la chorégraphe flamande en 2001, fait son entrée au répertoire du Ballet en 2011, l'oeuvre est maintenant reprise pour la première fois. Deux distributions

sans Etoiles interprètent la pièce contemporaine sur la musique pétillante et obsessionnelle de Steve Reich, jouée par l'Ensemble Ictus avec la participation de Synergy Vocals. Anne



Teresa de Keersmaecker est l'une des figures marquante du monde de la danse actuelle. Particulièrement jouée en France, malgré une absence notoire à Paris, sa danse aux allures éclectiques est en réalité un produit unique, issu de la relation de la chorégraphe avec la musique et de son souci évident pour la forme et les formes. Elle se veut maître des mouvements, lignes et angles d'un monde au chaos. Pour Rain, « danse de la pluie », il s'agit d'une étude impressionnante de formes géométriques et formules mathématiques dans une forme chorégraphique savante et de grand rigueur. Cette soirée d'automne invite sur scène 10 danseurs, Sujets, Coryphées et Quadrilles confondus. Une véritable opportunité pour de jeunes danseurs d'explorer un langage et un répertoire loin de l'académisme classique qu'ils maîtrisent par ailleurs si bien.

La danse d'Anna Teresa de Keersmaecker revisitée

Le Ballet de l'Opéra National de Paris n'est pas la compagnie Rosas (créatrice de l'œuvre). Il semble donc curieux de vouloir comparer ce que les créateurs ont fait en 2001 avec la performance de nos danseurs parisiens. Les individualités caractéristiques de la compagnie de la chorégraphe sont bien évidemment absentes. Voici une troupe classique, peut-être la meilleure au monde, essayant de se libérer des contraintes et dogmes qui décorent l'édifice de la danse classique. Une programmation et un conditionnement artistique qui ne se transforme pas facilement, surtout quand le maintien d'une qualité et d'une tradition historique est l'un de ses piliers. En l'occurrence, l'attrait de la chorégraphe pour les contrastes et les contradictions semble s'accorder parfaitement avec la situation. Mais qu'est-ce que cela donne ? Commençons par la fin. Nous avons été surpris de la standing ovation que le public ensorcelé a si généreusement

offert aux danseurs, après 1h10 des mouvements perpétuels sous la musique répétitive mais protéiforme et riche de Steve Reich. Remarquons déjà également la prestation fabuleuse de l'Ensemble Ictus et de Synergy Vocals interprétant la pièce devenue l'emblème de Reich « *Music for 18 musicians* ».

Quant aux danseurs leur prestation est idéalement exaltante ! La danse audacieuse de la chorégraphe est interprétée avec une attention indéniable à la beauté des gestes. Immédiatement nous sommes frappés par un [Marc Moreau \(Eros de rêve dans le Psyché de Ratmansky du 19 juin dernier -2014- à l'Opéra de Paris\)](#) glissant mais désarticulé, à l'investissement vivifiant, trait qu'il partage avec ses complices sur scène. La prestation monte et descend, mais tourne aussi. La sensation de gradation est présente et les danseurs se lâchent et se relâchent de plus en plus. L'effort physique est évident. Adrien Couvez, Coryphée, fait preuve d'une certaine virtuosité que nous prenons du plaisir à découvrir. L'extension est belle, certes, mais surtout ce qui nous interpelle, c'est l'aspect tranchant de ses mouvements. Il coupe le vent sans hésitation ainsi que le souffle d'un public impressionné. Les filles paraissent davantage libérées. Séverine Westermann et Laurence Laffon, mais aussi Léonore Baulac et Camille de Bellefon, présentent un je ne sais quoi de sauvage, avec une sorte d'abandon très plaisant. Letizia Galloni comme Jérémy-Loup Quer quant à eux s'ouvrent et s'exposent progressivement, avec des mouvements parfaitement maîtrisés qui relèvent de leur formation mais aussi d'une volonté progressiste. Ils sont tous engagés et engageants et la réaction du public est complètement méritée. Une œuvre riche et intéressante pour plusieurs raisons, à découvrir et redécouvrir **au Palais Garnier les 21, 23, 25, 26, 28, 30 et 31 octobre, ainsi que les 2, 3, 4, 6 et 7 novembre 2014.**

**Compte rendu, opéra.
Toulouse. Halle-aux-Grains, le
17 octobre 2014. Benjamin
Britten (1913-1976): Quatre
interludes marins de Peter
Grimes, op. 33 A; Hector
Berlioz (1803- 1869): Les
Nuits d'été; Edward
Elgar (1857-1934): Symphonie
n°1; Anna Catarina
Antonacci, soprano; Orchestre
National du Capitole de
Toulouse; Tugan Sokhiev,
direction.**

Anna Catarina Antonacci est très aimée à Toulouse et chacune de ses venues tant à l'opéra (Carmen, Médée) qu'au concert (Marguerite, Era la Notte, récital avec piano) lui vaut un beau succès artistique autant qu'une chaude sympathie de son public. Il faut dire que l'art vocal de la grande tragédienne, musicienne hors paire, se lie



avec un art du dire sans égal aujourd'hui dans la langue française. Ses Nuits d'été de Berlioz étaient donc très attendues, d'autant que beaucoup avaient en mémoire la superbe interprétation in loco avec Suzan Graham en 2009. La voix si expressive d'Anna Caterina Antonacci peut parfois être rebelle, avec un vibrato large et des registres disjoints. C'est avec une plénitude rare, une facilité déconcertante et un hiératisme inattendu que la belle Antonacci a débuté les Nuits d'été. Une diction gourmande de chaque mot, des phrasés d'une élégance souveraine ont enchanté dès les premiers instants de la Vilanelle, qui a semblé pleine d'esprit. Le Spectre de la Rose avec des voyelles sombres et une douceur moelleuse des consonnes a mis en évidence la poésie et la musique comme rarement liées. Tugan Sokhiev a de l'amour pour Berlioz et pour le beau tempérament musical de la diva. Le dialogue entre la cantatrice et l'orchestre a donc été subtil. Le dosage entre instruments et voix a été chambriste tant l'équilibre a été constamment parfait. D'une même souplesse, la voix et l'orchestre ont osé beaucoup de liberté suivant ainsi la prosodie. Le tempo très retenu au début a permis une montée en intensité puis un retour au calme suivant le récit du spectre. Pas de théâtralité appuyée pour cette rose mais une vibration mystérieuse d'un amour total et fugace. La longue plainte de Sur les lagunes a été déchirante de noblesse et de hauteur, avec un art de rendre compréhensible chaque inflexion du texte très émouvant. Car c'est certainement cet art du dire, au-delà de menues imprécisions ou des voyelles pas assez pures, qui fait la richesse de cette interprétation comme chuchotée par moment à l'oreille du spectateur, Anna Caterina Antonacci donnant l'impression de s'adresser à chacun en particulier. Le magnifique dialogue avec les instruments étant parfaitement dosé par Tugan Sokhiev prouvant de plus en plus de réelles affinités avec le grand Berlioz, orchestrateur de génie. Absence est la mélodie la plus sombre et désespérée avec cette supplique lancinantes « reviens reviens ma bien aimée ». Avec beaucoup de naturel le tempo s'élargit et se ressert afin de déployer cette sublime langueur de l'amour

triste en respectant des silences très expressifs. Le Cimetière en des couleurs languides et des nuances orchestrales d'une grande délicatesse permet à l'art de diseuse d'Antonacci de se déployer. C'est le final qui permet au vent de se faire entendre et au sourire dans la voix d'Antonacci de venir enfin alléger cette vision si triste de l'amour. Ne l'oublions pas Antonacci est très douée également pour la comédie.

Afin d'offrir un écrin à ce joyaux du concert, le programme a puisé dans le répertoire britannique. Pour ouvrir le concert avec éclat : les Quatre Interludes marins de Peter Grimes, prévus en suite d 'orchestre par Britten dès le début, permettent au grand orchestre symphonique de briller au niveau de chaque pupitre. La théâtralité dont Tugan Sokhiev revêt ces pièces est très expressive. Le brillant de l'orchestre fait merveille comme la profondeur des nuances et la richesses des couleurs. La précision rythmique diabolique requise est parfaitement obtenue par Tugan Sokhiev. Les musiciens de l'orchestre très concentré donnent le meilleur d'eux même.

En deuxième partie de concert, après des variations Enigma données dans le monde entier par Tugan Sokhiev l'an dernier, le chef entraîne son Orchestre du capitole dans la longue et touffue première symphonie d'Elgar avec un grand bonheur. Cette oeuvre demande beaucoup à l'orchestre, car la puissance est requise, comme des effets de la plus grande subtilité, ainsi de terminer un trait de harpe par un délicat froissement de cymbale. Un système de marche alimente les mouvements de la Symphonie. Tugan Sokhiev donne à cette marche sa noblesse et son juste poids. Le développement est assumé avec des tutti et la longueur de la symphonie est oubliée en raison d'une belle construction d'ensemble qui donne une solide impression d'avancée. L'orchestre est magnifique de présence avec également des soli éblouissants. La filiation avec Brahms est magistralement suggérée par cette belle interprétation,

structurellement très lisible.

Cette symphonie rarement donnée en France et découverte par les toulousains mérite d'être mieux connue.

Le musicien français le plus sensible à l'Angleterre, et l'un des meilleurs orchestrateurs de tous les temps, a donc été entouré par deux belles oeuvres anglaises superbement orchestrées créant un fil rouge passionnant.

Tugan Sokhiev donnera en février à Toulouse et à la Philharmonie de Paris tout juste étrennée, le gigantesque Requiem de Berlioz. Gageons que ce sera un très grand moment de musique ici comme là !

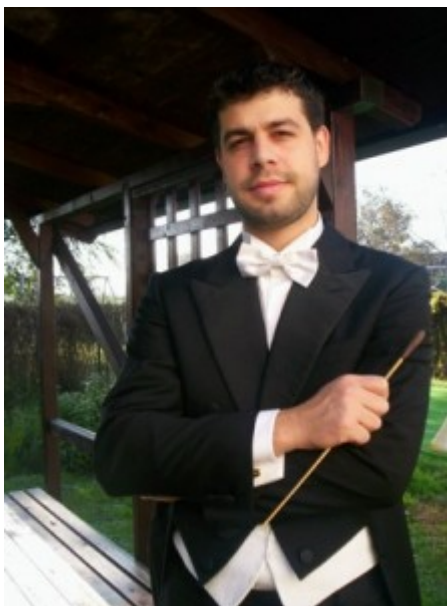
**Compte rendu, opéra. Parme.
Teatro Regio, le 12 octobre
2014. Verdi, Boïto. Michele
Pertusi, basse, Filarmonica
Arturo Toscanini, chœur du
Teatro Regio de Parme, chœur
d'enfants de la chorale
Giuseppe Verdi de Parme;**

Jader Bignamini, direction.

Deux jours après la lère de **La forza del destino** (donnée le 10 octobre et dont nous avons rendu compte), la Filarmonica Arturo Toscanini et son chef **Jader Bignamini** quittent la fosse d'orchestre pour monter sur la scène du Teatro Regio de Parme. Le soliste de ce concert est un enfant du pays très aimé des mélomanes parmesans : **Michele Pertusi**. Après sa prise de rôle dans Forza, il chante en deuxième partie de concert une oeuvre d'Arrigo Boïto (1842-1918); plus connu comme librettiste , Boïto a collaboré avec Verdi et Ponchielli, pour les plus connus, puis oeuvré comme compositeur d'opéras réalisant d'ailleurs ses propres livrets.



La Filarmonica Arturo Toscanini : un concert haut en couleurs



Visiblement électrisé par l'ambiance qui règne dans la salle et sur scène **Jader Bignamini** entame la soirée avec panache et un enthousiasme communicatif. Régulièrement donnés en concert, la sinfonia et le divertissement (ou ballet) de I vespri siciliani ont été déjà joués, avec brio lors du concert d'ouverture du festival 2013. Ainsi pour cette édition 2014, c'est Jader Bignamini et la Filarmonica Arturo Toscanini qui donnent le ton de la soirée. Ils donnent une lecture vive, dynamique, allante de

ces deux extraits dont l'interprétation est d'ailleurs digne des meilleurs. Dès la Sinfonia, Bignamini prend les choses en main et impulse une dynamique forte ; si la battue est toujours aussi inhabituelle, l'orchestre n'en donne pas moins le meilleur de lui-même dans ces pages intenses qui préfigurent déjà l'action à suivre. Et lorsque l'orchestre joue le divertissement, le chef ne peut s'empêcher d'esquisser des mouvements de danse tout en dirigeant avec gourmandise. Au retour de l'entracte, l'orchestre joue avec bonheur les préludes d'Attila et de Macbeth, mais c'est surtout le prologue du Mefistofele d'Arrigo Boïto (1842-1918) qui occupe l'attention du public. Collaborateur de Verdi pour plusieurs de ses chefs d'oeuvres (Simon Boccanegra, Falstaff ...), il a aussi composé des opéras dont seul Mefistofele a été créé et est régulièrement représenté. Le chœur du Teatro Regio et le chœur d'enfants (Corale delle voci bianche) ont été sollicités pour l'occasion et on ne peut qu'apprécier de voir l'implication des enfants dont les plus jeunes ont à peine 7 ou 8 ans. Quant à Michele Pertusi, il nous montre un Mefistofele méchant, mordant, provocateur à souhait. Redevenu imberbe pour ce concert, le soliste interprète la musique de Boïto avec un plaisir évident. Le succès est tel qu'il doit concéder un bis et quand il se lance dans l'aria de Mefistofele : « Io son lo spirto che nega », c'est avec gourmandise.

Lors de ce concert, le jeune chef parmesan Jader Bignamini démontre avec éclat qu'il est aussi à l'aise dans la fosse pour diriger un opéra que sur scène pour un concert orchestral. Quant à la partie vocale, si Michele Pertusi est un Mefistofele remarquable et très en voix, c'est surtout la chorale d'enfants que nous tenons tout particulièrement à saluer tant pour sa préparation idéale (justesse et diction entre autres) que pour sa tenue parfaite sur scène.

Parme. Teatro Regio, le 12 octobre 2014. Giuseppe Verdi Verdi (1813-1901) : I vespri siciliani : sinfonia, divertissement

« Le quattro stagioni » (hiver, printemps, été, automne);
Attila : prologue; Macbeth : prologue; Arrigo Boïto
(1842-1918) : Mefistofele : prologue; Io son lo spirto che
nega (bis). Michele Pertusi, basse, filarmonica Arturo
Toscanini, chœur du Teatro Regio de Parme, chœur d'enfants
de la chorale Giuseppe Verdi de Parme; Jader Bignamini,
direction.

Compte rendu, récital lyrique. Parme. Teatro Regio, le 11 octobre 2014. Verdi. Mariella Devia, soprano; Giulio Zappa, piano.

Chaque année au mois d'octobre, les ligues contre le cancer  du monde entier se mobilisent pour la lutte contre le cancer du sein. La ligue italienne ne fait pas exception et s'associe au Teatro Regio de Parme à l'occasion du récital de la célèbre soprano **Mariella Devia**. Si nous saluons cette heureuse et généreuse initiative nous regrettons que la salle ait été à peine à moitié pleine, ne fût que pour profiter de la présence sur scène d'une artiste exceptionnelle qui, accompagnée par un excellent pianiste, alterne avec bonheur mélodies et extraits d'opéras.

Mariella Devia triomphe au Teatro

Regio

Giuseppe Verdi (1813-1901) est d'abord connu pour ses opéras, il en a composé vingt-sept, c'est il a aussi composé nombre de mélodies charmantes qui sont régulièrement enregistrées mais peu données en récital. Mariella Devia a là une excellente idée en choisissant quelques unes d'entre elles dans les recueils « sei romanze » composés en 1838 et 1845 et qu'elle a gravé, pour celles de 1845, au CD. La soprano romaine surprend tant elle maîtrise encore parfaitement une voix toujours bien présente, puissante, ferme; la tessiture est large et les aigus sont toujours bien présents, bref la voix a peu bougé et l'artiste offre à un public survolté un grand moment de beau chant. Si, dans l'ensemble, les mélodies, notamment « E la vita un mar d'affanni » ou « Deh pietoso, oh adorata », incitent à la méditation, les airs d'opéra lui permettent de vocaliser et de passer d'un registre à l'autre avec une aisance confondante. Qu'il s'agisse de *Il Corsaro* ou de *I Vespri siciliani*, Mariella Devia fait montre d'une redoutable agilité et le Bolero d'Elena dans *I Vespri siciliani* reçoit une ovation grandement méritée. D'ailleurs, l'ensemble de sa superbe performance reçoit une ovation telle que la chanteuse a du concéder trois bis à une salle en délire. Et sortant un peu de l'hommage à Verdi, elle chante un extrait de *Norma* de Vincenzo Bellini (1801-1835) : « Casta Diva » ; un autre tiré du *Manon* de Jules Massenet (1842-1912) : « Adieu notre petite table », achevant le récital avec un extrait de *La Traviata* (Addio del passato). C'est le pianiste Giulio Zappa qui accompagnait Mariella Devia à l'occasion de ce concert exceptionnel. Excellent musicien, Zappa sublime les introductions et les moments purements musicaux; et lorsque la soprano chante le piano se fait tout doux, jamais tapageur et toujours très attentif à sa partenaire.

Mariella Devia reçoit en ce samedi après midi un triomphe grandement mérité; d'autant plus mérité que la voix n'a quasiment pas bougé avec une tessiture large des aigus

superbes et des graves encore bien présents. D'autre part, soucieuse de faire découvrir les différentes facettes de Verdi, l'artiste romaine a judicieusement alterné mélodies et extraits d'opéras.

Parme. Teatro Regio, le 11 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Perduta ho la pace; il brigidino (E la vita un mar d'affanni), Deh pietoso, oh addolorata; La zingara, Lo spazzacamino; Stornello (Chi i bei di m'adduce ancora); Il corsaro : Egli non ride ancora ... Non so le tetre immagini; I vespri siciliani : Cavatine « Arrigo ! Ah parli ad un core », siciliana « Mercé dilette amiche »; Giovanna d'Arco : scène et cavatine « Oh ben s'addice ... Sempre all'alba ed alla sera », récitatif et romance « Qui! qui! O fatidica foresta »; I lombardi alla prima crociata : scène et vision « Qual prodigio! ... Non fu sogno », La Traviata : « Addio del passato » (bis 3); Vincenzo Bellini : Norma : Casta Diva (bis 1); Jules Massenet : Manon : Adieu notre petite table (Bis 2). Mariella Devia soprano; Giulio Zappa, piano

Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 10 octobre 2014. Verdi : La forza del destino, opéra en quatre actes sur un livret de Francesco Maria Piave et

Antonio Ghislanzoni. Virginia Tola, Donna Leonora; Luca Salsi, Don Carlo di Vargas; Roberto Aronica, Don Alvaro... Filarmonica Arturo Toscanini, coro del Teatro Regio di Parma; Jader Begnamini. Stefano Poda, mise en scène, décors, costumes, chorégraphies et lumières

Une fois passées les réjouissances du bicentenaire Giuseppe Verdi (1813-1901), l'année dernière, le festival consacré à l'enfant du pays revient à des « proportions » plus modestes. Ainsi l'édition 2014 commence le jour anniversaire de la naissance du



compositeur, c'est-à-dire le 10 octobre; et c'est **La forza del destino** qui ouvre une série d'une trentaines de concerts dont dix représentations d'opéras (5 pour La forza del destino au Teatro Regio de Parme et 5 pour La Traviata au Teatro Verdi de Bussetto). Pour ce premier opéra, c'est une distribution presque exclusivement parmesane qui a été convoquée. Avec une distribution d'un niveau si élevé on peut regretter que Stefano Poda, en charge de la mise en scène ait décidé de

prendre en charge aussi les costumes, les décors, les chorégraphies et même les lumières.

La Forza del destino ouvre le festival Verdi ... en demi teintes

Au vu du nombre de morts qui s'alignent à mesure que la soirée avance, La forza del destino porte plutôt bien son nom. Dans un tel contexte, Stefano Poda aurait pu se contenter de transporter son public dans une Italie intemporelle. Que nenni, il assombrit son propos à l'excès (décors noirs ou gris antracite, costumes noirs (exceptées Preziosilla qui porte un manteau rouge et Leonora toute de blanc vêtue après son entrée au couvent d'Hornacuelos), lumières très (trop ?) tamisées saufs à quelques rares moments, notamment la scène de l'auberge et celle du campement militaire qui suit le duel. Ajoutons à cela des ballets sans âme aux mouvements mécaniques, des entrées et des sorties d'une lenteur exaspérante pendant toute la soirée et des mimes incompréhensibles; des chœurs arrivant et sortant en rang d'oignons ... Du coup nous avons la désagréable impression de voir une mise en scène brouillonne et peu convaincante. Seul le quatrième acte, le dernier, laisse enfin entrer un peu de vie (nous avons droit, enfin, à une très belle scène d'entrée lorsque Fra' Melitone, remplaçant Don Alvaro devenu frère Raffaele après son duel avorté avec Don Carlo di Vargas, est censé faire acte de charité sous la surveillance de Guardiano à la fois critique et bienveillant) dans un maelström de fer et de sang.

Fort heureusement, le nombre de satisfactions du côté de la distribution ne manque pas ; il nous permet d'oublier une mise en scène brouillonne et trop sombre (chose dont les artistes eux mêmes parlaient prudemment). Virginia Tola effectue une très belle prise de rôle; sa Leonora est une jeune fille amoureuse et tourmentée, déjà pleine de remords vis à vis de

son père. Et lorsque survient le drame, la malédiction de son père achève de la faire sombrer dans la honte et le regret. Roberto Aronica, que nous avons salué lors de l'édition 2013, revient en 2014 et campe un Alvaro de très belle tenue. La voix est ferme, ronde, chaleureuse, la tessiture large et les aigus percutants. Le ténor fait passer son personnage par des sentiments divers et contradictoires passant plusieurs fois de l'espoir le plus fou au désespoir le plus sombre en quelques secondes donnant ainsi un Alvaro touchant. Le Don Carlo de Luca Salsi est fou de rage et obnubilé par la vengeance qu'il compte tirer d'Alvaro et de Leonora. Si l'air d'entrée est laborieux, – souffrant il a été remplacé pour la générale-, il a quelques problèmes encore quelques scories d'un rhume tenace et a quelques défaillances de justesse lors de la première. Il se re-cadre cependant rapidement et donne au final une très belle interprétation d'un rôle intense et complexe. Pour incarner il Padre Guardiano, c'est Michele Pertusi qui s'y colle; la basse parmesane ajoute à l'occasion de cette série, une prise de rôle inattendue. Pertusi fait de Guardiano un prêtre attentif et plein de compassion d'autant, ainsi qu'il le dit lui même, le père supérieur est un « grand pêcheur et un homme tourmenté » et d'ajouter aussitôt : « comme nous le sommes tous un peu ». Excellent comédien, Pertusi fait montre d'une autorité naturelle qui colle parfaitement au personnage et même si les graves sont parfois peu audibles, Michele Pertusi prend le rôle à son compte, en le montrant sous un jour humain et attachant plutôt que comme un religieux inflexible. Le Fra' Melitone de Roberto de Candia est virulent, peu enclin à la charité et d'une foi bornée; et les défauts du frère, décuplés par De Candia en deviennent comiques tant il tend le bâton pour se faire battre. Nous regrettons d'ailleurs que Poda ait oublié « de surfer » sur cette vague, ayant largement matière à travailler avec ce comique malgré lui; vocalement De Candia n'a rien à envier à ses partenaires tant il maîtrise son instrument dont il use parfaitement. Chiara Amaru campe une Preziosilla flamboyante. La jeune mezzo soprano palermitaine s'empare du rôle de la

bohémienne avec gourmandise et malgré une mise en scène peu accommodante, elle brûle les planches; vocalement Amaru monte dans les aigus et descend dans les graves avec facilité couvrant sans peine la large tessiture d'un rôle peu évident. Andrea Giovannini est un Trabucco roublard et sans scrupules face aux soldats mais prudent face à un Carlo inquisiteur recherchant obstinément sa soeur. Saluons les très belles performances des comprimari et du chœur, parfaitement préparé par son nouveau chef Salvo Sgro, – Martino Faggiani étant parti à Bruxelles.

Dans la fosse, la Filarmonica Arturo Toscanini est dirigée par Jader Begnamini. Nous avons eu, lors de l'édition 2013, l'occasion de saluer le talent du jeune chef; il réédite cette année ses très belles performances en dirigeant d'une main ferme et avec une maîtrise digne des plus grands. Sa lecture du chef d'oeuvre de Verdi est vive, dynamique, sans temps mort; et si la battue est parfois très inhabituelle, elle reste précise et efficace puisque l'orchestre suit son jeune chef avec une précision millimétrée.

Nonobstant une mise en scène obscure, pas dynamique pour deux sous et quelque peu brouillonne, saluons une distribution cohérente et efficace à commencer par Virginia Tola et Michele Pertusi qui réussissent parfaitement leurs prises de rôles respectives. A noter également la parfaite performance de la Filarmonica Arturo Toscanini et de Jader Bignamini qui impulse un dynamisme et une vitalité bienvenus.

Parme. Teatro Regio, le 10 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : La forza del destino, opéra en quatre actes sur un livret de Francesco Maria Piave et Antonio Ghislanzoni. Simon Lim, il marchese di Calatrava; Virginia Tola, Donna Leonora, sa fille; Luca Salsi, Don Carlo di Vargas, son fils; Roberto Aronica, Don Alvaro; Chiara Amaru, Preziosilla; Michele Pertusi, Padre Guardiano; Roberto de Candia, Fra' Melitone; Andrea Giovannini, Trabucco; Raffaella Lupinacci, Curra, femme de chambre de Léonora; Daniele Cusari, un alcade;

Gianluca Monti, un chirurgien. Filarmonica Arturo Toscanini, coro del Teatro Regio di Parma; Jader Begnamini. Stefano Poda, mise en scène, décors, costumes, chorégraphies et lumières.

CD, annonce. MANTOVA : Livres IV,V, VI des madrigaux de Monteverdi. Les Arts Florissants, Paul Agnew. Parution le 7 octobre 2014

CD. Mantova : Livres IV,V,VI de madrigaux de Monteverdi. Les Arts Florissants, Paul Agnew. Paru le 7 octobre 2014. Après avoir donné en concert, les Livres I,II,III,IV, V et VI de Madrigaux de Claudio Monteverdi, **Paul Agnew, chef associé des Arts Florissants** fait paraître (enfin) le premier volume d'une trilogie discographique dédiée

naturellement au Monteverdi madrigaliste. Le premier volume intitulé « **Mantova** » (**Mantoue**) est paru ce 7 octobre 2014 ; il offre **un florilège des madrigaux des Livre IV, V et VI**. Le sujet est captivant : le choix des pièces ainsi enregistrées accompagne l'une des révolutions les plus décisives de l'histoire de la musique en Europe ; il suit les évolutions stylistiques de la Renaissance au Baroque, des entrelacs polyphoniques aux vertiges passionnels de la monodie nouvelle



(Secunda prattica), quand Claudio, entre Crémone et Mantoue, avant Venise, élabore sa propre langue dramatique, accordant comme nul autre avant lui, verbe poétique et harmonie sensuelle. Peu à peu se précise un chant de plus en plus incarné au service du texte : si les Livres IV et V (édités à Mantoue en 1603 et 1605) appartiennent encore à l'esthétique de la Renaissance (certes colorée par les ultimes recherches expressives modernes liées à la Cour du Duc Vincent de Gonzague à Mantoue), le Livre VI édité en 1614, montre l'accomplissement de l'écriture monteverdienne dans le domaine opératique car les madrigaux édités, y sont contemporains des opéras Orfeo (1607) et Arianna (1608).

Mantova : le premier volume de l'intégrale des Madrigaux de Monteverdi par Paul Agnew et Les Arts Florissants



Le Livre VI marque ainsi le partage des eaux, entre Renaissance et Baroque, avec l'usage des instruments qui libérant les voix, permettent l'individualisation très forte de l'écriture : le secunda prattica est née alors avec le principe de l'écriture monodique, impliquant la basse

continue. Paul Agnew s'inscrit comme un interprète de choix au service d'une odyssée vocale (et instrumentale) passionnante.

Chanteurs parmi ses pairs, le ténor éclaire la pureté expressive du madrigal : il a réuni un ensemble de chanteurs soucieux de l'écoute, défenseurs d'une prosodie flexible et précise, ciselant chaque figuralisme poétique.

Le coffret s'annonce comme le miroir fidèle et la synthèse de l'intégrale madrigalesque en cours donnée en concert. Paul Agnew et les chanteurs et instrumentistes des Arts Florissants poursuivent en 2015, leur épopée proposant les ultimes Livres VII et VIII.

Un cd, un texte inédit. Comme c'est le cas des premiers albums sous étiquette du propre label des Arts Florissants (Les Arts Florissants Éditions), l'album Mantova est accompagné d'un texte inédit signé **René de Ceccatty** (qui a écrit aussi les deux autres textes des volumes à paraître : Cremona, puis Venezia) : en une mise en perspective des madrigaux monteverdians et d'un texte littéraire, le nouvel album offre à l'auditeur / lecteur, l'occasion d'approfondir sa propre expérience des Madrigaux de Monteverdi grâce à la lecture complémentaire d'une nouvelle inédite (« *La Sibylle et la fresque des illusions* », commande des Arts Florissants) dont les éléments narratifs s'inspirent de l'écriture musicale monteverdienne : René de Ceccatty y brosse le portrait d'une femme écrivain qui dévoile au crépuscule de sa vie, le secret amoureux qui l'a hanté sa vie durant et dont les madrigaux portent comme l'essence, le souvenir crypté. Le propre du texte est de préserver la brûlante force d'évocation du verbe et de la prose musicale, toute leur puissance émotionnelle comme si la voix multiple des chanteurs diffusait l'intensité intacte d'un sentiment primordial, originel, précieusement caché.

Prochaine critique complète du **cd MANTOVA par Paul Agnew et Les Arts Florissants**, à venir dans le mag cd de classiquenews.com

Lire aussi les critiques des albums déjà parus aux Éditions

Les Arts Florissants : [Belshazzar](#), [Le Jardin de Monsieur Rameau](#), 2 albums élus « CLIC » de classiquenews



CD, annonce. Anna Netrebko chante les Quatre derniers lieder de Strauss

CD à venir. Le Strauss d'Anna Netrebko... Leonora du Trouvère (Salzbourg l'été dernier, après l'avoir créé à Berlin en décembre 2013), aujourd'hui furieuse et battante Lady Macbeth du même Verdi actuellement au Met, Anna Netrebko poursuit son amour du risque avec une Norma de Bellini annoncée pour l'ouverture de la saison 2017-2018 du Metropolitan Opera... Pas vraiment belcantiste comme ont pu l'être Callas, puis Sutherland ou Caballé, Anna Netrebko n'en partage pas moins le goût des défis de ses aînées. Elle a su affirmer ainsi une éblouissante Elvira dans I Puritani, il y a déjà sept ans (déjà au Met en 2007). Son Bellini comme souvent chez elle, touche par son



timbre corsé, ses aigus diamantins et métallisés, surtout en dépit d'une colorature parfois fastidieuse côté agilité et une justesse pas sûre, une sincérité de ton qui saisit par son angélisme hyper féminin, plutôt très incarné (une couleur charnelle qui fait la valeur de sa Manon puccinienne)... De quoi nous rendre déjà impatients car Norma est le rôle féminin par excellence : digne et tragique.

Et pour patienter, la diva superstar nous gratifie, **en novembre 2014, d'un album Richard Strauss dont les Quatre derniers lieder sont annoncés chez Deutsche Grammophon** sous la direction de son complice **Daniel Barenboim**. Le chef y dirige la Staatskapelle de Berlin avec en couplage, *Une vie de héros* du même Richard Strauss... critique complète du cd Richard Strauss : les quatre derniers lieder par Anna Netrebko dans le mag cd de classiquenews.

Le timbre diamantin et charnel à la fois de la divina Anna Netrebko saura-t-il s'épanouir chez Richard Strauss en particulier dans ses Quatre derniers lieder ? Réponse en novembre 2014 chez Deutsche Grammophon...



**Compte rendu, opéra. Angers.
Le Quai, le 22 octobre 2014.
Opéra de Pékin «La légende du
serpent blanc ». Shengsu Li,
Zhongyu Dai, Qihu Jiang,
Kuizhi Yu... Qi Zhao, maître
tambour. Shungxiang Zhang,
maître jinghu.**

L'Opéra de Pékin fête les [50 ans de relations diplomatiques entre la France et la Chine](#) avec une tournée d'exception dans l'Hexagone ! Angers Nantes Opéra accueille une production d'un opéra pékinois « La légende du serpent blanc », légende classique du folklore chinois racontant les aventures d'un serpent blanc métamorphosé en femme.

**Les charmes rares d'une étrange
beauté**



L'opéra chinois est une forme d'art rarement représentée en Occident. L'opéra classique chinois (kunqu) voit le jour au 14^e siècle sous la dynastie Ming. Le genre mélange le théâtre, le chant et la danse, avec une attention méticuleuse aux détails, une stylisation somptueuse des costumes, maquillages et postures. Dans le kunqu, la ligne mélodique est surtout assurée par le dizi, flûte traversière chinoise en bambou. Cela donne des airs raffinés souvent élégiaques et langoureux. A la fin du 18^e siècle, une nouvelle forme d'opéra voit sa naissance dans le nord de la Chine. **L'opéra pékinois ou jingju** renouvelle l'art, incorporant la danse acrobatique et l'instrument mélodique devient le jinghu, sorte de violon traditionnel à deux cordes. Ceci influence fortement l'aspect musical, donnant davantage de brillance et de vivacité aux airs. La légende du Serpent blanc, issue d'une tradition orale ancestrale, a plusieurs versions, tant théâtrales que musicales.

Ce soir nous assistons à une performance de Jingju, par la troupe de l'Opéra de Pékin elle-même ! Dans cette version comique et sentimentale, le serpent blanc métamorphosée en femme se marie avec le jeune lettré Xu Xian, qui auparavant lui avait sauvé la vie. Mais Fahai, un moine jaloux, arrive à troubler et ruser le jeune homme et le serpent blanc aidé du serpent bleu s'embarquent dans une odyssée piquante et agitée pour le regagner.

Dès l'entrée des acteurs, la beauté exquise des maquillages et des costumes, saisit. Le serpent blanc est interprété par Shengsu Li, grande vedette de l'opéra chinois, accompagnée de la jeune Zhongyu Dai dans le rôle du serpent bleu. Dans ce duo de toute beauté et plutôt talentueux, le serpent bleu est à la fois la servante et l'avatar acrobatique du serpent blanc. Par conséquent, non seulement le serpent blanc chante davantage, mais a aussi une prestance et une dignité qui contrastent avec l'insolence passionnée du serpent bleu. Une des nombreuses particularités de l'opéra chinois est que toute la troupe, donc tous les personnages, doivent être capables de jouer tous les aspects. Ainsi, le serpent bleu qui récite plus qu'il ne chante, participe aux ensembles chantés, et a droit à quelques moments en solo. De même, la cantatrice Shengsu Li participe aussi aux chorégraphies et acrobaties. C'est un duo tout à fait ravissant et équilibré. L'entrée de Qihu Jiang dans le rôle de Xu Xian marque aussi les esprits. De grande stature, il chante dans tous les registres confondus. Si l'ouïe n'est peut-être pas immédiatement conquise par la spécificité du chant, nous le sommes par l'attrait théâtral de la présentation.



En effet, dans l'opéra chinois, le réalisme est proscrit. Que ce soit dans le chant ou dans la récitation, dans la danse et surtout dans la gestuelle, l'important est de tout styliser. Au niveau du langage corporel, l'opéra chinois se sert d'une pantomime souvent influencée par l'art Indien. Les positions et le mouvement des mains ne sont pas naturels mais au contraire aident à illustrer davantage la narration ;

il suscite la sensation de beauté. Une beauté étrange qui éveille la curiosité d'un public fortement impressionné. Les scènes de combat ont sans doute un peu à avoir avec ce choc esthétique. Le sommet athlétique arrive dans l'acte « Combat sur l'eau », avec très peu de chant, mais avec une chorégraphie des plus athlétiques et virtuoses qu'on n'ait jamais vue. Dans cette véritable apothéose, les deux serpents luttent contre les gardes du temple du Mont d'Or. Ceux-ci sont sous les ordres du moine Fahai, délicieusement interprétés par le directeur artistique de l'Opéra de Pékin, M. Kuizhi Yu, chanteur d'une grande expérience. Ici, nos héroïnes sont aidées par des êtres marins. A la vivacité de la musique instrumentale se joignent donc le brio et le panache époustouflant de la danse acrobatique, le souffle de l'auditoire est coupé en permanence devant les pas et les pirouettes impressionnantes. Au dernier acte « Le pont brisé », l'acte de la réconciliation entre les époux, mais aussi du serpent bleu avec le mari ingrat-, Li interprète un soliloque magnifique, un sommet d'expression comique et sentimentale.

Le spectacle rare se termine avec de longues et chaleureuses ovations d'un public très fortement stimulé, ébahi même. Événement à ne surtout pas rater ! [****Vous pouvez encore le découvrir 27 octobre au Théâtre du Châtelet à Paris.****](#)

